

[...]

En Afrique, l'univers des esprits est aussi important que le monde terrestre. Je vais vous raconter aujourd'hui une petite histoire de génies. Vous savez, ces mystérieux êtres mi-humains mi-dieux qui hantent les forêts, brousses et savanes.

J'ai toujours eu la passion de la chasse. En Afrique j'ai pu la développer avec le vœu de m'approcher au mieux des pratiques traditionnelles. En effet je n'ai jamais adhéré au sport moderne suréquipé, pratiqué avec fusils de précision, talkies-walkies et jumelles infrarouge. Ces pratiques sont destructrices de l'environnement et ravageuses envers les mammifères. Non, je me suis toujours limité à la chasse aux perdrix, lièvres et phacochères qui pullulent près des cultures vivrières.

Lorsque je vivais à Sanila en Côte d'Ivoire, il m'arrivait de me rendre à des parties de chasse avec des amis Ivoiriens. Sanila se trouve en pays Gouro, non loin de Daloa et de Yamoussoukro. Les Gouros sont une des nombreuses ethnies de ce grand pays africain. Un peuple de chasseurs. On les dit également grands amateurs de femmes... Disons-le franchement : leur réputation est d'être très « portés sur la chose ».

À cette époque je travaillais dans une société produisant de l'arachide. La Côte d'Ivoire avait de nombreux projets agricoles. Elle en a développé plusieurs, à grands renforts d'investissements pendant les années 70 et 80. Beaucoup à ce jour sont fermés, malheureusement !

Comme pour chaque village, le nom Sanila a une signification. Comme c'est l'usage, par la simple terminaison de ce nom, on peut savoir dans quelle ethnie on se trouve. Ainsi, dans le pays Baoulé, les villages portent le nom de Kro ou Kra, cela dépend là aussi de l'ethnie. Relevant moins de la couleur locale, le nom *Saigon fla* pourra vous étonner. C'est celui d'un village situé précisément avant d'arriver à Sanila. Solution de cette petite énigme : un ancien militaire de l'armée française, originaire de la région, l'a baptisé ainsi en mémoire de ses séjours en Indochine.

J'exerçais donc ma profession de chef comptable au sein du complexe agricole de Sanila. Pendant la campagne, les temps de loisirs sont peu nombreux. Ils n'en sont que plus intenses. Après les journées d'atelier j'aimais me promener, aux heures précédant la nuit qui tombe si vite sous les tropiques. Je cheminais ainsi, un vieux fusil à la main, au bord des casiers de canne, entre la forêt et les cultures. Ma pétoire servait peu car la chasse n'était pas mon objectif, ces balades étant trop courtes. Peu importait donc que je rentre le plus souvent bredouille. Mon épouse et les filles m'accompagnaient souvent. Cela permettait à toute la famille de s'oxygéner un peu, de se détendre en prenant un peu d'exercice.

C'était seulement le week-end que je pouvais, en revanche, partir chasser plus loin, avec des collègues ou amis Ivoiriens. Notre modeste prélèvement n'excédait pas plus de deux bêtes. Jamais de jeunes ou de femelles pleines. Là aussi il nous arrivait plus souvent qu'à notre tour de rentrer bredouilles ! Mais nous avons marché durant des heures, nous nous étions raconté des histoires du pays, ou de la France. Le soir, fatigués mais heureux, nous regagnions Sanila.

Un beau jour, j'étais ainsi parti pour une journée entière avec un ami nommé Evondo. Il se

faisait appeler par ses compatriotes Jacques, son « nom français » comme il disait pour me taquiner. Il ajoutait avec un bel illogisme et son meilleur sourire : « Je préfère quand même que toi, tu m'appelles Evondo ! » Alors va pour Evondo.

Nous avons progressivement initié un jeune ingénieur agronome, nommé Elliott, qui travaillait avec nous. C'était un citadin tout frais émoulu d'une grande école de Yamoussoukro. Malgré des études supérieures qu'il avait menées avec brio, il manifestait encore, à diverses occasions de la vie sociale, une naïveté surprenante. À part cela, froussard comme pas un. C'est avec les plus grandes réticences qu'il avait accepté de rejoindre notre petit groupe. Pour le convaincre il avait vraiment fallu qu'on pousse loin les arguments, dans le registre du courage dont il devrait donner preuve pour exercer ses fonctions futures de chef dans l'entreprise. Poussé dans ces retranchements, il n'avait accepté qu'avec la promesse du support que nous allions lui apporter. Sans cela, il n'aurait pas été question pour lui de mettre les pieds en brousse. Étrangement, ses frayeurs ne semblaient pas résulter des risques de la faune, mais plutôt de génies de la forêt. Car, disait-il « Si tu les déranges, ils te jettent un sort. » Voilà qui était surprenant de la part d'un esprit censé s'être formé aux racines de la rigueur scientifique...

Donc, nous voilà partis par une belle matinée de dimanche. Nous remontions une piste caillouteuse, longeant la Malinga, une rivière qui alimente le lac de Nagué. C'est une zone où de nombreux animaux ont leur territoire. Nous arrêtons donc le véhicule, sortons les équipements, les fusils et la boussole, et bien sûr les casse-croûtes. Nous chargeons tout cela sur nos épaules et engageons nos pas dans un sentier où Evondo a distingué les traces du passage d'un groupe de phacochères. Elliott se place en tête (normal pour un chef...). Evondo et moi le suivons à quelques dizaines de mètres. Il se retourne régulièrement pour s'assurer de notre présence non loin de lui.

Le temps est sec. Les traces sont de plus en plus fraîches, et voici que les phacochères sont devant nous à moins d'une centaine de mètres. Ils ne nous ont pas sentis et fourragent paisiblement dans des cultures de maïs. Ils se régalent, les bâfreurs ! Ce soir il y aura un paysan qui s'arrachera les cheveux en découvrant son champ ravagé. Parmi eux il y a un vieux mâle. Nous stoppons la marche et, par signes, nous nous divisons sur des points stratégiques. Tout le monde est en poste, le signal est fixé à trois. Un, deux, et trois... Les coups fusent sur le vieux mâle, mais hélas aucune balle ne l'atteint. Voilà la harde qui fonce à travers le maïs et rejoint rapidement la forêt, où elle disparaît avec des grognements spectaculaires.

Nous reprenons la marche sans mot dire. Elliott ne donne pas signes d'une émotion particulière. Au bout d'une heure nous retombons sur la même harde. Cette fois nous adoptons une tactique différente. En effet Evondo tient absolument à ramener le vieux mâle. Il s'avance donc, seul, et contourne la petite troupe. Un coup de feu claque et le vieux mâle s'écroule net, sans le moindre soubresaut. Joli coup. Voilà Evondo hurlant de joie. Il dit « On va boire une bière pour fêter ça, et on bénira les génies pour cette belle chasse. »

Notre bière est un peu tiède, mais il faut célébrer ce haut-fait comme il se doit, en ayant préalablement versé un peu de bière sur la terre pour abreuver les génies. Elliott se plaint d'un mal au ventre. On le chahute : « Petite nature, gars de la ville ! ». Les éclats de rire fusent. La conversation s'échauffe. Vu la lourde charge animale à ramener, il nous faut maintenant

retourner chercher le véhicule qui se trouve à une quinzaine de kilomètres. Je me propose pour cela, tandis que Evondo et Elliott resteront sur place. Me voilà parti. Le trajet se déroule sans encombre. Belle journée vraiment. Je rencontre de nombreux autres animaux. Je constate une nouvelle fois que la nature est bien faite : pressentant sûrement que je ne suis pas armé d'intentions chasseresses, gazelles et cobs ne se soucient pas de mon passage (pourtant bruyant) et continuent de paître, à moins de cent mètres du chemin. Me voici de retour avec le véhicule. Le parcours a été un peu chaotique, car la piste n'est pas large du tout. Il faut faire attention de ne pas tomber dans une ravine ou y endommager le véhicule.

Arrivé sur le lieu de chasse, impossible de trouver mes deux compères. Où sont-ils donc passés ? J'appelle, je klaxonne, j'attends. Cela me rend perplexe, un peu inquiet même. Je me pose des questions. Que leur est-il arrivé ? Y aurait-il eu un accident ? Au bout d'une bonne heure de recherches dans la forêt alentour je m'immobilise, alerté par un murmure à peine audible. J'entends une petite voix qui m'appelle « André, André ! » Je me retourne, cherche, à gauche à droite, devant derrière. Rien. La voix continue sa plainte. Je lève la tête et je vois mon Evondo perché dans les premières branches d'un arbre.

[...]